

M. Duvernay, avec qui j'entretenais une correspondance très active, m'encourageait dans ces sentiments, et cependant je voyais dans chacune de ses lettres percer le regret que tout mon avenir fût perdu.

« Au milieu des luttes que je soutenais contre mon père, je reçus, à l'insu de tout le monde, par une lettre de Duvernay, la nouvelle que mon pauvre enfant, à peine âgé de quelques mois, venait de mourir chez sa nourrice. Je ne doutai pas un instant de la réalité du fait, que la santé chancelante de mon fils rendait possible, et je pleurai sincèrement dans le secret de mon cœur.

« Cependant, mon père devenait plus pressant de jour en jour, et sa violence me mettait au supplice. Je connaissais déjà assez votre caractère pour en deviner la noblesse et la générosité ; je n'hésitai pas, je vous dis toute la vérité, je vous racontai l'histoire de ma vie, mes fautes, mes remords, et je m'aperçus bientôt que vous étiez digne de cette confiance.

« Quoique bien jeune alors, vous avez excusé mes fautes, vous avez pleuré avec moi ; vous avez renfermé dans votre cœur ce secret douloureux. En m'épousant, vous vous êtes contenté de l'estime et de l'affection que je pouvais vous donner.

« Oh ! monsieur, après vingt ans d'une union si heureuse et si calme, laissez-moi vous remercier encore de n'avoir pas désespéré d'une pauvre femme qui, au début de sa vie, avait été coupable :

« Ce que je vais ajouter ne sera pas des suppositions qui, cependant, ont pour moi l'évidence de la vérité.

« M. Duvernay, dans son zèle imprudent à me servir, attribuait ma résistance à ce pauvre enfant, dont sa sœur et lui connaissaient seuls l'existence. Ils eurent le courage de me tromper, de déchirer mon cœur de mère... et depuis il ne leur a pas été possible de revenir sur un aveu mensonger qui avait déjà changé mon sort.

« Cet enfant a grandi loin de moi, obscur et ignoré, sans famille, sans nom. A en juger par cette lettre dont on vous a lu aujourd'hui un passage, il gémissait de son isolement et suppliait Duvernay de lui révéler le secret de sa naissance.

« Duvernay a résisté longtemps, sans doute ; il y allait de votre bonheur, du mien, de celui de notre fille. J'ignore comment, après la mort de mon ancien ami, le malheureux jeune homme a appris cette triste et lamentable histoire ; mais ses actions, ses paroles, son émotion à ma vue, tout me porte à croire qu'il n'ignore rien de notre situation présente, des sacrifices qu'elle lui impose.

« Et maintenant, monsieur, il vous est facile d'expliquer les causes de son voyage dans notre province, ses démarches qui ont fait supposer de si coupables intentions. Sitôt qu'il a connu la vérité, il n'a pu résister au désir de visiter le pays qu'habite sa mère, cette femme qui lui a donné le jour et qu'il n'a jamais vue, qui ne lui a jamais prodigué aucune caresse, qui ignorait même son existence !

« Il s'est arrêté comme un passant et un voyageur sur le seuil de cette maison pour entrevoir sa mère, sa sœur, pour mendier un de leurs regards ?

« Quand, par une erreur funeste, il s'est trouvé sous le poids d'une accusation criminelle, il a mieux aimé accepter l'humiliation, l'infamie, que de révéler un secret qui pouvait détruire à jamais la tranquillité de cette maison !

« Il n'a pas prévu, sans doute, en se résignant à souffrir seul, à porter seul le poids de cette honte, que j'aurais le courage, moi, d'implorer votre pitié ; qu'après vingt ans d'affection, d'estime et de respect pour l'homme généreux à qui je dois plus que la vie, je viendrais me traîner encore à ses pieds en lui disant :

« Grâce, monsieur, grâce pour une première faute que vous avez déjà pardonnée à l'épouse coupable ! Grâce pour mon fils qui ne doit pas porter la peine de mes erreurs ! »

Pendant ce long récit, M. Van Baert d'abord si irrité et si sombre, avait rapproché peu à peu son siège de celui de Cécile.

A mesure qu'elle s'animait et qu'elle avouait franchement

les fautes de sa jeunesse, les nuages amassés sur le front du maître de forge se dissipaient. Vers la fin du récit, il s'était emparé de la main de sa femme, qu'il pressait doucement dans les siennes, et quand elle eut fini de parler, il lui ouvrit les bras en murmurant :

— Ma pauvre Cécile !

Ils confondirent un moment leurs larmes.

— Ah ! mon ami, s'écria Mme Van Baert avec explosion, je savais bien que je ne m'adresserais pas vainement à votre cœur !

— J'ai à me faire pardonner ma violence de tout à l'heure, Cécile, mais, je vous en prie, ne parlons plus du passé. L'existence de ce jeune homme me semble un malheur et pour vous et pour moi, car il se place entre nous comme le souvenir vivant d'une époque que je voudrais oublier et vous faire oublier à tout prix. Cependant, je serai conséquent avec moi-même ; je vous ai pardonné sa naissance le jour où vous m'avez révélé ce fatal secret : il faut maintenant que je tâche d'assurer sinon son bonheur, du moins sa tranquillité. Seulement il importe d'abord de savoir si vous ne vous êtes pas trompée dans vos suppositions, et s'il est vraiment digne...

— Il est digne de vos bienfaits ! interrompit Cécile avec chaleur ; voyez avec quel dévouement il a gardé le silence, quand, par une parole, il pouvait expliquer sa conduite et obtenir sa liberté.

— Eh bien ! ma chère, je vais me rendre au pavillon à l'instant même.

— Et je vous accompagnerai, ajouta Cécile en se levant rapidement.

— Vous ! songez donc que vous êtes malade, épuisée par les souffrances de cette affreuse soirée. Je crains...

— J'aurai de la force, mon ami. Je veux être témoin de son étonnement et de sa joie quand il saura tout, car il saura tout n'est-ce pas ? Je veux qu'il vous aime, qu'il vous adore comme un Dieu... Et puis, s'il le faut, si notre repos l'exige, je me séparerai de lui ! je lui dirai adieu pour toujours.

En parlant ainsi, elle s'était enveloppée dans un grand châle, et saisissant une bougie, elle s'avança vers la porte. Son mari voulut la soutenir ; elle le repoussa doucement et marcha d'un pas assuré.

XV

La première pièce était déserte, suivant l'ordre exprès de madame Van Baert, qui avait craint qu'on pût entendre son explication avec son mari. Toute la maison semblait plongée dans le sommeil.

On n'a pas oublié que M. Van Baert avait jugé prudent de placer le prisonnier dans un pavillon isolé, qui avait servi jadis de logement à l'un des principaux commis de l'usine, et qui était situé à l'extrémité de la dernière cour. Pour arriver à ce pavillon, il fallait traverser de vastes ateliers qui, pendant le jour, regorgeaient d'ouvriers, et où l'on entendait continuellement le bruit sourd et monotone de l'écluse voisine. M. et madame Van Baert s'avançaient en silence, lorsque tout à coup, dans les profondeurs obscures de ces ateliers, ils aperçurent une ombre blanche et légère qui semblait chercher à se dérober à leurs regards. Ils s'arrêtèrent, les yeux fixés sur cette espèce de fantôme qui resta immobile. Cécile se serra contre son mari ; celui-ci, plus étonné qu'effrayé, marcha droit au fantôme, qu'il saisit brusquement par le bras, et qui poussa un petit cri de douleur. C'était sa fille Anna.

— Vous ! mademoiselle, demanda-t-il avec sévérité, vous ici, à cette heure, courant la maison sans lumière ! Que signifie ceci, je vous prie ?

Anna balbutia quelques paroles inintelligibles.

— D'où viens-tu donc ainsi, mon enfant ? demanda sa mère avec plus de douceur ; comment n'es-tu pas couchée ?

Anna, ne pouvant ou ne voulant pas répondre, se mit à pleurer.

— Voilà qui est bien extraordinaire ! dit M. Van Baert ;